

ROBUSQUET

LES CHRONIQUES
D'ÉRIANDE

LES MASQUES DE MARENGANE

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



À Molière et
à Karen Wynn Fonstad

INTRODUCTION

— Aventuriers, bienvenue à ma table! Venez, asseyez-vous. Ces vieilles chaises ont reposé bien des corps et ouï autant d'histoires.

«Ah! La cité de Dagrenoque et son auberge du Cent-Vergues! C'est souvent ici que je viens me détendre, boire un verre ou deux, et vous feriez bien de m'imiter, croyez-moi. Toute la vallée du Voglaire s'y raconte. Il n'y a pas de meilleur endroit pour entendre les bardes qui chantent et jouent, les pêcheurs qui râlent et boivent, les femmes qui font du charme et jabotent et quelquefois des mages, comme moi-même, qui se mêlent au commun des mortels.

«Inutile de me le cacher, je vois que votre arrivée à Archel-Védine vous remplit les yeux de questions, d'excitation et d'incertitudes... Soyez sans crainte, je me fais un plaisir de vous en instruire. Alors, voilà de quoi nous parlerons...

«Oriam! Oriam, je veux un grand cru pour mes hôtes. Apporte-leur une carafe d'Hazelborde rouge, par Halvarn! Non, non, non, je vous en prie, gardez vos pièces, c'est moi qui vous l'offre. Vous êtes mes invités!

«Bon, commençons par l'essentiel. Je fus explorateur de nombreuses fois dans mes cinquante ans de profession en tant que mage émérite des *ophimides*, le plus grand ordre d'Ériande. Si je connais peu votre monde, j'en connais assez pour vous préparer à celui-ci, qui ne tardera pas à faire de vous ses hôtes fortunés. Mais, avant que je vous parle plus spécifiquement de l'île d'Ériande, vous devez savoir que le monde d'Archel-Védine a, selon les savants, des origines contestées que je ne vais pas raconter ici; quoi qu'il en soit,

il est constitué d'une myriade d'îles et de plusieurs continents flottants. Cela vous paraît invraisemblable? Soit. C'est Archel-Védine, et vous ne l'aurez pas exploré entièrement avant d'avoir atteint le centuple de votre âge, croyez-moi.

« En dehors du continent du centre, celui qu'on nomme Varlésie, le plus peuplé et civilisé selon les savants, avec une étendue de 83 520 000 kilomètres carrés, il est probable que toutes les terres continentales sont assujetties aux Brumes éternelles, un phénomène qui demeure incompréhensible à ce jour. Quoiqu'elles apparaissent à des intervalles impossibles à déterminer encore, les brumes envahissent les terres, plongent villes et paysages dans une morne clarté et peuvent y demeurer pendant plusieurs siècles avant de se retirer pour une durée tout aussi longue.

« L'absence, dans ses cieux, des cercles et des petits points lumineux étranges que vous appelez soleil, étoiles et lune est une particularité d'Archel-Védine. Son ciel est vaste et vide, mais les nuits d'Archel-Védine donnent parfois une lueur qui, sans être la conséquence du rayonnement lunaire, brille sur la matière visible. Les savants croient que la lumière du jour, comme celle de la nuit, provient directement du *Lumiria*, un monde-lumière qui serait au centre du *Cosméon*. Et qu'est-ce que le *Cosméon*? C'est l'incommensurable cœur interne de l'univers, une structure invisible composée de milliards de *ventricules* ou microcosmes interreliés par une fibre créatrice et universelle que les mages nomment la *talmache*. C'est grâce à cette fibre que nous faisons nos œuvres dites talmachiques.

« Ceci étant dit, je dois vous parler brièvement du calendrier d'Ériande. En premier lieu, les habitants d'Archel-Védine ont longtemps cru, comme ce fut le cas dans votre monde, que les *dracs*, ou les dragons si vous préférez, n'étaient que des êtres mythiques, enfermés dans les confins du passé; mais le

monde a basculé depuis leur retour, il y a déjà un millénaire et demi. Cet événement bouleversant a changé la datation du monde, au point que plusieurs peuples ont décrété le début d'un âge nouveau, l'âge du retour des dragons ou A. R. Il va sans dire que nous sommes sous l'œil de ces bêtes paradoxales dont certaines sont aussi viles et dangereuses que d'autres sont magnanimes et sages !

« Par Halvarn, je parle, je parle... Pardonnez-moi. Avez-vous faim ? Je vous offre de la *carmile*, un poisson du lac Voglaire, un délice ! Oriam, de la *carmile* plein l'assiette pour mes hôtes !

« Bon, continuons. Où en étais-je ? Ah, oui. L'Ériande, avec ses 193 125 kilomètres carrés, a divisé son année en cinq mois : *norength*, *kilhairn*, *venthune*, *halvarn* et *welare*. Ce sont les noms des divinités principales du pays et aussi ceux des saisons elles-mêmes, dont chacune contient soixante-quatorze jours.

« Comme vous le constatez, la cité de Dagenoque est lacustre et ses rues sont des voies d'eau. Elle est construite sur un plateau rocheux dans le lac Voglaire. Même si cette étendue d'eau est relativement calme ces temps-ci, il est préférable de ne pas trop s'y aventurer. La raison en est simple, voyez-vous ; le lac est habité par la faune lacustre, d'abord, mais aussi par un dragon des eaux douces, un *urodrac*, si vous préférez. Comme il est des plus territorial, il tolère la présence des pêcheurs, mais c'est chose aisée de le vexer. La ville existait avant sa venue il y a trois cents ans déjà, mais ce lac est devenu sa demeure indisputable. Aussi est-il préférable, si vous partez pour la forteresse de Respaven, au nord de la vallée, d'y aller en *coupe-ciel* ou en groupe bien armé. Sinon soyez prudents sur la route, car, une fois passé le village de Finnaghy... Vous savez, les brigands.

« Si vous avez besoin d'armes, vous trouverez l'armurerie

de Galel sur la rue des Hallebardes, en direction de la porte Royale. C'est lui qui fournit en armures et en armes les *lames* de Dagrenoque, c'est-à-dire les militaires qui constituent la milice de la ville, ainsi que tous les membres du conseil militaire qui les gouverne.

« Et si vous avez besoin de *curalgine* ou de diverses potions et herbes, sachez qu'il y a les Élixirs d'Alixie à cinq cents mètres d'ici sur la rue des Poivres.

« Cette ville est gouvernée par trois forces : les *galves* d'Halvarn, l'ancien dieu des *Hurths* ; les *calastaires*, ces folles qui ont imposé une république de *sorciologie* après avoir renversé la monarchie ; et nous... les ophimides. Nous avons couronné les rois, nous avons tout construit, les écoles et les institutions de la cité. Bon. Le peuple nous respecte et nous craint autant qu'il nous méprise, même s'il ne serait rien sans nous.

« Ah, assez de bavardage, parlons de vous, maintenant... Mais, non... ce n'est pas vrai ! Pas maintenant... Mais, qu'est-ce qu'il me veut encore ? Un confrère me fait signe à la porte. C'est bien cela que la vie d'un *thraël* ou, si vous préférez, d'un mage supérieur. Toujours sollicité. Je dois malheureusement vous quitter, mais je vous en prie, terminez votre repas, je vous l'offre. Ah ! Que me veut-il encore ce Honorayon ? Nous continuerons cet entretien, si vous le voulez. Passez par la tour des Ophimides en direction de la porte des Thraëls. Demandez Zartheer ; c'est moi. Si je n'y suis pas, je serai dans ma tour à l'ouest de la ville, sur la rive du Voglaire. Je ne suis pas impossible à trouver. Oriam, excellent service ! Le repas et le vin... gracieuseté de l'ordre.

« Une dernière chose, gardez souvent vos yeux sur votre escarcine. Bienvenue à Dagrenoque ! »

PROLOGUE

Le cinquante-deuxième jour du mois d'halvarn, 955 A. R.

Quelque part dans un îlot perdu de l'archipel d'Azexerte, assis dans son *coupe-brise* au fond d'une grotte, Arrilan, un mage de l'ordre des ophimides, montait la garde, alors que ses deux compagnons étaient partis plus loin pour explorer la galerie. Ils avaient désigné le mage quinquagénaire pour protéger l'*élucion*, logé dans le *crâne* de pilotage du vaisseau; si quelque infortune devait advenir à l'animal, les trois hommes seraient perdus. Sans l'*élucion*, le vol était impossible.

Son *luste* en main éclairant tout autour, Arrilan ouvrit le livre qu'ils avaient dérobé à Druvilde, une calastaire et prêtresse de la déesse Hæline. Ce n'était qu'après plusieurs jours de combat contre elle et sa sœur aînée Azexerte que les galves et plusieurs ophimides avaient pu réussir à le lui prendre. Azexerte, pour sa part, s'était évadée.

En se concentrant sur le texte écrit en ancien *wælin*, Arrilan mangea des yeux le passage qu'il avait enfin trouvé. Aussitôt, il sortit de son sac le sinistre objet qu'avait possédé Druvilde, un masque en bois dont la trogne avait un air drôle et hideux. Il sentait que la fibre talmachique de la *nécromancie* en émanait, une sorte d'énergie néfaste et attristante dont lui avait parlé brièvement dans sa lettre son maître Immerald. Il lui avait confié comme tâche d'apporter ce masque aux ophimides du château Welgath, à Connelmirth, leur somptueuse maison mère.

Soudain, en haut, parmi les stalactites de la grotte, un bruit

de glissement serpentin attira son attention. Il leva la pierre lumineuse, mais son rayonnement ne franchissait pas une circonférence de plus de cinq mètres de rayon. Il s'éloigna un peu de l'élucion pour voir plus loin, mais, lorsqu'il eut fait quelques pas, le bruit cessa d'un coup. Arrilan était plus curieux que nerveux. Après un moment de silence, il remit le masque dans le sac qu'il ceignit en bandoulière. Même à travers le cuir, il sentait dans son dos la faible émanation de la fibre. Arrilan était un mage d'expérience très attentif à ces manifestations.

Un peu moins calme, il reprit sa lecture en jetant occasionnellement un coup d'œil çà et là pour éviter toute surprise. Une crainte froide coula dans ses veines quand il apprit que le masque avait non seulement des propriétés rajeunissantes, mais aussi le pouvoir de préserver le corps du vieillissement. D'autre part, il comprit au fil de sa lecture que le masque conférait à son porteur le pouvoir de prendre la forme de la personne avec laquelle il s'unissait par le plaisir charnel; c'était justement grâce à l'absorption de cette énergie créatrice que le rajeunissement s'opérait, mais le mage ne connaissait pas assez la nécromancie pour s'expliquer le phénomène.

Arrilan n'en croyait pas ses yeux.

En trente ans de profession, jamais il n'était entré en contact avec un tel objet. Il le trouvait à la fois funestement ingénieux et innocemment pervers. Soudain, il fut saisi par le désir de le garder, de le mettre et d'accomplir tous ses rêves. N'eût été la nécromancie, dont il connaissait bien les dangers, il l'aurait porté volontiers; mais, même si l'objet était capable de le garder jeune longtemps, il pouvait tout autant le transformer en crapule immonde. Ce masque était sa mort... à long terme.

Après mûre réflexion, Arrilan affermit sa volonté et fit le

choix de s'en tenir à son devoir. En fait, il pouvait compter sur un incitatif de taille : ses yeux avaient été souventes fois les témoins horrifiés des cruautés du culte de la déesse Hæline. Comme Druvilde était tombée, il ne restait qu'Azexerte, sa sœur en fuite, et leur mère Marengane qui, toute grande prêtresse du culte qu'elle fût, allait être néanmoins emprisonnée dans le Cosméon par Immerald, selon ses dires. Après avoir feuilleté rapidement le livre mystérieux du début jusqu'à la fin, il le remit dans son sac et se leva pour dégourdir ses jambes.

Le bruit de glissement reprit dans le plafond.

Derechef, il leva tête et luste, toujours en vain. Il s'avança sur une courte distance dans la direction que ses compagnons avaient prise. Son attention sollicitée par le bruit, il négligea de regarder derrière lui pour surveiller l'élucion. Le dos au coupe-brise, il avança vers un tunnel étroit au fond de la grotte et y entra. Il appela ses compagnons, mais aucun ne répondit. Au bout du couloir rocheux dont les parois verticales montaient plus haut que son lumignon ne lui permettait de voir, il arriva dans un espace clos, dont le sol était formé de pierres lisses arasées et ornées de quelques stalagmites. La grotte n'allait pas plus loin. À sa gauche, il vit les corps décapités de ses deux compagnons.

La peur eut raison de son courage. Il était seul, à présent, pour rentrer à Connelmirth. De nature, il avait beaucoup de sang-froid, mais cette scène macabre n'en glaça pas moins ses veines. Il retourna au coupe-brise en courant, mais c'était trop tard : l'élucion avait été percé. La chrysalide qui contenait et protégeait l'animal avait été minutieusement déchirée sur le dessus et l'insecte avait disparu. Saisi par un sursaut de colère, Arrilan se mit à crier, oubliant ce qu'il venait d'entendre. À moins d'un miracle, il savait qu'il ne pourrait plus quitter l'île. La grotte n'était plus un simple lieu d'atterrissage pour la

nuit, mais une prison qui concrétisait l'échec de sa mission ; la honte et la mort pour lui. Le bruit de glissement reprit, cette fois juste au-dessus de sa tête...

I

LA MAÎTRESSE ET LE MÂCHIL

Quand on n'est plus le complice du fantôme
de l'orgueilleux, on est un obstacle à écarter.
Monadaste, grand gerthul de Norength
à Respaven

Si la justice éternelle n'existe point après
la mort, il n'y a aucune différence entre
le tyran et le juste.
Cynobante l'Éloquent, hirwal à Connelmirth

Haut venthune, 1510 A. R. Temps présent

Comme un spectre assoupi sur des toitures humides, un lourd brouillard planait sur Dagenoque; il siégeait comme un roi d'outre-tombe sur sa ville soumise, étreignant les vieux murs de pierres et les maisons marron couvertes d'ardoise. La Porte des pêcheurs s'était fermée doucement après l'entrée des derniers lougres et la ville se rassérénait une autre fois après les labeurs diurnes. Ses trottoirs de bois sur pilotis, suant le parfum de santal poivré des *matrômores*, ces arbres immenses et hydrofuges sur lesquels la ville entière était construite, mêlaient leurs odeurs à celles du mois frais de venthune. Les rues se vidaient peu à peu, les ruelles s'animaient de voleurs sans scrupules, les lames se promenaient nonchalamment et quelques marchands, des brelandiniers surtout, fermaient

boutique çà et là; mais d'autres, à l'arrivée du crépuscule, ouvraient la leur.

C'était le cas de l'auberge du *Zymphe* Heureux, grand manoir de trois étages au coin des rues Sombraile et des Débrailées, dans le nord-est de la ville, près de la porte Royale. Les activités nocturnes de cette auberge étaient bien connues des autorités. Certains même, en secret, y avaient déjà eu recours et faisaient encore partie de sa liste noire des fidèles. Mais, comme il est de la nature du vice de se cacher en se faulant, vieux serpent qui change de peau, l'aubergiste, une femme dans la trentaine du nom d'Arthally, avait pourvu l'auberge de quelques entrées secrètes, notamment celle qui donnait sur la ruelle condamnée, à l'arrière, une petite porte entourée de pampres épais et flétris sur des treillages délabrés. Et c'était à cette porte qu'il avait pris l'habitude de frapper.

Silencieusement, elle s'ouvrit, dévoilant une adolescente, les yeux bleus fraîchement réveillés, la peau pâle et chaude, les cheveux noirs, longs et bouclés comme les vrilles des grappes de *nôroles*. Sous la luminosité faible de son luste, elle reconnut la silhouette de l'homme qui se tenait devant elle et lui dit de sa voix familière, les yeux baissés :

— Mes salutations, capitaine! Que puis-je faire encore pour toi ?

Le capitaine des lames ne souriait pas, mais, en mordillant sa lèvre inférieure comme il en avait l'habitude quand il était nerveux, il jetait des regards à ses côtés. Il vit derrière lui, perché sur une clôture vétuste entre deux maisons, un *pierge* qui l'épiait. Il ramena son regard sur l'adolescente trop connue et lui dit rapidement :

— Je t'ai dit de ne pas m'appeler capitaine ici... Arthally est-elle de retour ?

— Oui mon cap... tivant, elle est arrivée de Trusquaive à l'aube et elle t'attend au troisième... comme de coutume.

Il inclina la tête pour entrer. Lorsqu'elle eut fermé à clef derrière elle, il la prit brusquement par la taille en la pressant contre lui. Même s'il préférerait de loin Arthally, il ne dédaignait pas cette belle-de-nuit plus jeune. Il imaginait que sa propre fille, si elle eut été encore avec lui, eût eu les mêmes traits que cette jouvencelle.

Comme bien d'autres fillettes, elle avait disparu de Dagrenoque il y avait une quinzaine d'années déjà. Nombreux étaient les membres du conseil des Lames qui avaient, tout comme lui, perdu leur femme vers la même date. S'il venait à l'auberge du Zymphe Heureux, ce n'était pas pour oublier, car il ne le pouvait pas, mais pour assouvir ses passions.

Sans résister à ses avances et sans le regarder dans les yeux, l'adolescente se débattit de manière ludique, en menaçant de crier. Il feignit d'avoir peur et lâcha prise. Elle le fixa d'un regard de fausse accusatrice et lui ouvrit la porte arrière qui menait au troisième, à la chambre des Soies, la tanière de prédilection de la louve Arthally. Tandis qu'il montait derrière elle, les marches de frêne craquant sous ses pieds, il souleva la robe de satin rouge qu'elle portait. Dans la noirceur de l'étroit escalier, il glissa sa main de guerrier sur sa jambe nue jusqu'à son sexe. Ce jeune corps féminin avait une odeur de bain de roses récent et de le toucher provoqua vivement en lui les ardeurs contre lesquelles il perdait tout combat. Arrêtés quelque part entre le deuxième et le troisième étage, ils se mirent à coïter.

À sa gauche, le capitaine pouvait voir par la fenêtre les toitures d'ardoises frappées par la pluie et hantées par le brouillard ; son regard voyageait entre les fesses faiblement éclairées de la mignonne et le toit du manoir de l'autre côté de la ruelle. Il regardait par la fenêtre quand son œil accrocha une traînée de sang qui ruisselait avec la pluie sur le toit du manoir. Juste avant d'atteindre l'orgasme, le visage baigné par

les dernières lueurs blafardes du crépuscule embrouillé, il vit à son grand étonnement une tête rouler en bas de la toiture et s'arrêter contre le bord de la corniche. Il interrompit le coït d'un coup. Il sentit son cœur battre dans ses tempes et, en tachant sans la moindre gêne la robe de satin de sa semence, il fixa la tête, stupéfait. C'était la sienne.

Tout aussi anxieux que détendu, il tomba sur la jeune femme. Il ne savait que penser; était-ce un rêve, un songe, une hallucination? Quand il se releva quelques instants plus tard, la tête avait disparu.

«Inutile de lui demander son avis, pensa-t-il, la gamine n'a rien vu de près si ce n'est la marche.» Elle se redressa, replaça sa robe et reprit nonchalamment son luste. Quand elle se retourna, elle croisa par inadvertance le regard du capitaine. Insulté, il la gifla fortement, la prit à la gorge, sortit son braquemart et, transperçant sa robe, le glissa entre ses jambes en lui disant d'une voix colérique à travers des dents serrées:

— Si jamais tu me regardes une autre fois dans les yeux, petite laideronne trouée, je vais tellement élargir ta fente que tu pourras enfanter un veau! Tu me comprends? Tu comprends, n'est-ce pas? Tu peux comprendre lorsqu'on te parle?

Tremblante, les yeux humides braqués sur le tabard du capitaine, elle fit signe que oui.

Il retira sa lame et poussa la belle dans le dos pour qu'elle avançât plus vite. En haut de l'escalier, la vision de sa tête sur la corniche revint hanter son esprit. Il n'avait jamais vécu une hallucination pareille. Il ne savait qu'en faire. Dès qu'ils furent arrivés devant la porte de la chambre des Soies, la bagasse quitta le capitaine, le regard vers le sol, en le remerciant de l'avoir corrigée pour son manque de respect à son égard. Il lui donna une petite tape sur la tête comme on fait à une gamine qui réussit un exploit futile.

Une topaze bleue sur laquelle un sort permanent avait été jeté éclairait de sa lumière bleue *aphlogistique* tout le couloir, ainsi que la porte de la chambre des Soies, récemment recouverte en entier d'une gravure en cuivre montrant la déesse Hæline, ancienne divinité mineure d'Ériande. Le capitaine se demanda pourquoi cette nouvelle gravure avait été mise là, surtout que cette divinité de la beauté avait été bannie par les galves d'Halvarn cinq siècles auparavant. Toutefois, il ne pouvait, ni ne voulait rapporter l'incident ; c'eût été se souiller publiquement et maculer la réputation du conseil des Lames. Quelle excuse valable aurait-il pu inventer pour justifier sa présence dans cette auberge, tout juste tolérée, devant les galves scrupuleux, les calastaires chasseresses d'hommes coupables, la magistrature guindée de la ville et les membres du conseil prêts à tout pour sauvegarder leur réputation ? Aucune ne lui venait à l'esprit. Le prétexte d'une enquête n'aurait pas suffi. De nombreux magistrats et ophimides, des galves surtout, qu'il savait les plus hypocrites de tous, se seraient servis volontiers de sa peau afin de dissimuler leurs propres traces en sévissant contre lui. « Tout finit par se savoir, quand on parle trop », se disait-il.

Pour lui, les galves n'étaient rien de plus que les marionnettes des calastaires, des pantins figés dans des rites anciens, produits de l'imagination et de la peur humaines. Il ne croyait plus aux dieux d'Ériande, car il faisait partie de la génération qui, sans pouvoir l'exprimer, ne croyait plus à une religion qui avait perdu son âme. Pour lui, Halvarn, Hæline, Kilhairn, Rhaham et toutes les autres divinités n'étaient que des traditions religieuses parmi tant d'autres.

À peine eut-il approché sa main de la poignée de la porte qu'elle s'entrouvrit, laissant passer dans le couloir bleuté un faisceau de lumière pourpre. Une femme apparut dans l'ouverture et, en le lorgnant d'un œil bleu clair, le regarda dans

les yeux comme une louve famélique qui n'aurait rien mangé depuis des jours. Sa chevelure châtain mouillée entourait son beau visage ovale et tombait sur ses épaules empourprées. Après avoir glissé son sein ferme entre la porte et le chambranle, elle le fit monter et descendre dans l'ouverture, un geste qu'il aimait qu'elle fit. Elle était vêtue d'une robe de nuit en mousseline de soie blanche qui collait à sa chair récemment sortie de l'eau chaude. Son petit nez pointu et ciselé se découpait sur des joues hautes et humides. Quand il mit sa main sur le sein d'Arthally, elle lui dit sur un ton ludique :

— Tiens. Est-ce une main, ou une griffe ? Est-ce un matou méchant, ou un chaton câlin ? Mais, qu'est-ce que je vois ! Serait-ce le capitaine Brenmord, par hasard ?

Il lui répondit en jouant les niais :

— C'est peut-être Brenmord, ou c'est peut-être un autre ! Qui que ce soit, je crains qu'il te faille me laisser entrer, voistu ; je dois vérifier si tous les membres vulnérables sont en sécurité. C'est mon devoir d'être droit et ferme !

— J'ai toujours aimé ce qui est droit et ferme chez un capitaine, dit-elle.

Ayant ouvert la porte, elle le tira par son ceinturon qu'elle défit, puis arracha son tabard. Elle eut du mal à enlever le plastron doré qu'elle maudissait chaque fois. À son tour, il déchira sa robe, à la stupeur du *hoblain* nu qui les regardait, les yeux grands ouverts ; sans doute Arthally s'en servait-elle comme esclave et jouet vénérien.

Tel un enfant pubère et simple d'esprit, avec le dessus des mains et des pieds poilus caractéristiques de son espèce, il ne mesurait pas plus d'un mètre et il se tenait à côté d'une grande cuve de cuivre remplie d'eau, chauffée par un petit four placé dessous. Sa lèvre inférieure pendait comme une excroissance charnue, ses yeux étaient anormalement cernés

et il ne semblait pas conscient de sa nudité. Brenmord ne lui accorda aucune attention, pressé qu'il était par les courbes d'Arthally.

Une fois nus tous les deux, ils entrèrent dans la cuve et s'enlacèrent follement. Il la prit vigoureusement par la taille et glissa ses mains sur ses lombes et son dos, l'emprisonnant ainsi sur son sexe. Elle glissa ses longs doigts sensuels et pourpres dans les cheveux roux du militaire en pressant ses lèvres brûlantes contre les siennes. Elle plongeait son regard dans les yeux gris et affamés de son amant qui, en la pressant davantage contre lui, enfouissait ses mamelons dans le poil abondant de son torse équarri.

Mais quelque chose avait changé. Il ne la reconnaissait plus; elle n'avait plus la même manière de le toucher. Il eût cru embrasser une autre femme si le corps n'avait pas été le même. Sans pouvoir la nommer, Brenmord sentait une différence tangible. L'âme était différente. Elle avait perdu une certaine douceur qui lui rappelait celle de sa femme disparue.

Elle glissa son sexe en elle et se berça impétueusement sur lui; ses grands yeux bleus et vides roulaient sous ses paupières alourdis par les élancements du plaisir.

Dès qu'elle eut atteint l'orgasme, Brenmord vit une noirceur apparaître dans ses yeux, alors que de petites veines noires s'animaient nerveusement sous sa peau. Il croyait voir une statue en fluence, un golem féminin pourpre taché de nervures noires. Elle se berçait de plus en plus rapidement.

Il se sentit soudain envahi par une douleur innommable. Sa colonne vertébrale se raidit jusqu'à sa tête, ses bras s'engourdirent avec ses jambes et tous les muscles de son corps athlétique perdirent leur vigueur. Il était paralysé. Ses yeux s'agrandirent et son front se plissa, trahissant sa douleur et sa confusion. Il jeta un dernier regard à sa maîtresse. Elle avait le sourire d'une femme satisfaite et victorieuse. Elle posa son

index sur la bouche de sa proie pour lui faire signe de se taire. Sous le fardeau du silence, il lui jeta un regard colérique, un regard qu'impose la terreur lorsqu'elle précède le dernier souffle d'un homme qui s'est fait prendre.

Étendu et raidi sous Arthally, dans le climat humide de cette grande chambre tapissée de soies diverses, il perdit connaissance sous les spasmes et la douleur. Son sang se mit à bouillir, sa peau blêmie se dessécha et tous ses organes internes avec elle; il mourut en ne laissant qu'un cadavre recouvert d'une peau qui ressemblait à du papyrus mouillé. Si squelettique et asséché qu'il fût, il demeurerait tout de même identifiable.

Le hoblain prit une serpe et, en marmonnant quelques paroles incompréhensibles, fit un sourire niais à sa maîtresse. Il s'approcha de Brenmord dont la tête sortait de la cuve et la lui trancha. Le peu de sang qui restait dans ce corps cruellement émacié s'épancha dans l'eau claire. L'esclave voulait se montrer brave et serviable, mais la décapitation était bien inutile. Arthally sortit de la cuve, se sécha et se métamorphosa en parfait sosie du capitaine. Une vague de jouvence lui traversa tout le corps, comme une chaleur qui labourait, enlaçait et lancinait sa chair et ses os. Elle se sentait ragaillardie. Enfin, se tournant vers le hoblain éberlué, elle lui dit avec la voix exacte de Brenmord :

— Ramasse la tête, emballe-la avec le corps dans le drap de soie là-bas, et attache le tout comme il faut pendant que je mets les vêtements de l'abruti ! Vite, petit lendore, sinon tu n'auras pas ta surprise !

Il voulait sa surprise. Il fit donc d'un pas leste ce que sa maîtresse avait ordonné. En un tournemain, il enveloppa et attacha dans un drap le corps avec la tête. Il aida ensuite sa maîtresse à revêtir le plastron et le tabard. Elle était devenue Brenmord au cheveu près. Son regard, sa barbe courte, sa

mâchoire carrée, son rire même, presque tout en elle était Brenmord. En soulevant le cadavre de son bras droit et en tenant le hoblain de son bras gauche, elle disparut en laissant derrière elle une étrange brume grise.

Le garde-manger de la cuisine au rez-de-chaussée était vacant à cette heure-là, mais les cuisiniers ne devaient pas tarder. Elle y réapparut avec le cadavre et l'esclave. De grands sacs d'orge et de *graëmme* traînaient sur le sol, tandis que le reste des victuailles étaient empilées jusqu'au plafond sur les quatre murs. L'odeur de poussière qui venait des centaines de flacons oubliés sur les étagères, celle du lac sous leurs pieds, l'effluve excrémental qui sortait de la garde-robe au fond avec celui des légumes pourris dans les barils ouverts leur donnaient une nausée légère.

Aussitôt, elle ouvrit dans le centre du plancher la trappe des déchets qui donnait sur le lac Voglaire. Elle s'adressa au hoblain avec un sourire presque maternel.

— Es-tu prêt pour ta surprise ? Le moment est venu.

Il gesticula un oui avec un grand sourire et laissa tomber une coulée de bave sur son torse. Il posa sur elle un regard d'admiration et de tendresse qui, visiblement, embarrassait ce faux Brenmord. Elle lui demanda de fermer les yeux et lui attacha les pieds. Il riait, tout excité par la surprise à venir. Avec la même corde, elle attacha le cadavre du capitaine à une masse lourde servant à tuer les bœufs. Momifié dans la soie et les filins de velours, il avait l'air enceint de sa tête. Elle regarda le hoblain une dernière fois et lui dit froidement :

— Surprise.

D'un coup d'une force étonnante, elle jeta masse et corps dans l'ouverture. Le hoblain suivit, tiré inexorablement par le poids. Il réussit un instant à s'agripper au rebord de la trappe, mais le choc de l'eau froide sur ses jambes nues le fit prendre panique.

Dès que l'esclave eut sombré dans le fond du lac, forte de son nouveau corps masculin et prête pour la prochaine étape de son plan, Arthally replaça la trappe comme elle l'avait trouvée. Dans une brume grise légère, elle disparut à nouveau.



Ce fut en pleurant et en courant qu'elle sortit du hangar situé au sud de la guilde des Savants près de la porte des Thraëls; son cœur battait comme les ailes d'un colibri et ses jambes, encore trop affaiblies par les heures qu'elle venait de souffrir recroquevillée dans une caisse, ou plutôt une tonne à huile vide, ne soutenaient plus le rythme de sa course. En courant trop vite, elle s'épuisait plus vite encore. Elle finit par clopiner dans la ruelle des Sabres en face de la rue du Vieux Mur, pour ensuite s'effondrer sous un auvent tombé devant une arche. Elle se cacha sous sa voûte et, comme traînait près d'elle une couverture de laine grise trouée qui puait la suie et l'humidité, elle s'en couvrit à contrecœur. Dans sa nervosité, la jeune rouquine cherchait son souffle. Elle attendit en silence, sans bouger.

Le mâchil était appuyé contre un mur, près de la balustrade d'un manoir au loin; il l'avait vue, il l'avait suivie des yeux. Il surveillait ce quartier depuis près d'un mois. Avec une patience remarquable et une discipline tenace, il y avait passé tout kilhairn, malgré la chaleur. Le conseil des Lames, plus spécifiquement le général Lamoras, lui avait assigné ce lieu, parce que certains marchands suspects en lien avec les ophimides trafiquaient des poisons illégaux, et cet endroit était une voie directe et retirée vers leur quartier général à Drague-noque. Les marchands avaient une clientèle de prédilection chez les quelques mages de la cité. Mais, ce jour-là, le mâchil

devait y trouver tout autre chose. Il disparut dans l'ombre du mur.

Alors que la jeune femme commençait à s'endormir, la couverture qu'elle tenait et qui la réchauffait à peine s'envola d'un coup. Elle tourna la tête vers la ruelle pour découvrir sur la dernière marche devant elle, dans l'ombre de la voûte, un hoblain, plus précisément un *haute-cape*, qui venait d'apparaître et qui la regardait du haut de ses cent trente-trois centimètres. Avec une célérité impressionnante, il avait *transombré* sur plus de deux cents mètres depuis la balustrade du manoir où il se tenait quand il l'avait vue courir.

Dans un réflexe créé par l'habitude, il avait dégainé son poignard en *virthène*, une merveilleuse lame de couleur émeraude aux quillons méticuleusement gravés. Elle était entourée d'un faible halo blanc qui éclaira doucement le visage de la belle.

Bien qu'il la pointât vers elle, la jeune femme ne sentait pas que le mâchil lui voulait du mal. Le regard narquois du hoblain révélait des iris aussi noirs que ses pupilles ténébreuses ; son visage, quoique légèrement pâle, dégageait une sérénité peu commune et ses traits gracieux, découpés, presque efféminés, avec son nez mince à peine recourbé, révélaient un être qui fréquentait un autre monde. Ses cheveux courts et noirs comme le charbon retombaient derrière ses oreilles à peine pointues et, comme la plupart des hautes-capes, il portait des favoris ; ses mains vigoureuses et ses pieds nus étaient couverts de touffes de poils clairsemées.

Il fit un pas vers la jeune femme et jeta plus loin la couverture qu'il lui avait prise. En voyant qu'elle était sans armes, il remit son poignard au fourreau. Surprise et intimidée, elle recula spontanément et se frappa la tête contre une porte de bois percée d'un petit oculus crasseux. Le hoblain énigmatique avait devant lui une des plus belles femmes

humaines qu'il eût vues de son vivant, croyait-il. Impressionné par sa beauté, ému par ses larmes et ses tremblements, il lui dit avec une voix ferme et suave tout à la fois :

— Ne crains pas... Dis-moi, humaine, au nom des lames de cette ville, dis-moi quel est ton nom. Que fais-tu ici ?

— Je suis à Dagrenoque, n'est-ce pas ? Je viens de Dagrenoque ! Dites-moi que j'y suis ; dites-moi que...

Sa voix fragile tremblait comme son corps gracile. Elle eut un faible soupir, davantage dû à la fatigue qu'à la frustration. Le hoblain se voulut rassurant et il essaya de sourire.

— Oui, tu es à Dagrenoque, mais quel est ton n...

Elle coupa sa question aussi vite qu'elle se courba vers le sol en gémissant. Un spasme ou quelque malaise à l'abdomen l'avait saisie. En s'approchant d'elle lentement, il posa sa main sur son épaule et se mit à genoux. Sans avertissement, comme ressaisie, les yeux bouffis par les larmes, elle agrippa le col monté de son tabard noir, le tira vers elle et lui dit avec une voix forte et désespérée :

— Je veux revoir mon père ! Tu le connais ? Tu connais mon père ? Je veux le revoir, je t'en prie. Vite, vite, il faut que je revoie mon père !

Il soupira et, d'une voix calme et rassurante, répondit :

— Je connais peut-être ton père, humaine, mais, avant, dis-moi quel est ton nom.

Elle avait les yeux d'un pers d'*abralme* et le regardait en silence comme une enfant brisée contemple avec bonheur le visage de la délivrance. Ces yeux noirs étrangers étaient plus que des yeux pour elle, ils étaient des foyers d'espoir, et cette voix paisible était un baume pour son cœur. Avait-elle trouvé, pour la première fois depuis quinze ans, un être qu'elle sentait digne de sa confiance ? L'impression qu'il lui faisait ne trouvait aucun mot dans sa bouche pour la décrire et traversait son âme comme une aube timide. Chose certaine, de lui

se dégageait un charisme envoûtant, comme un rayonnement invisible d'une finesse éclatante. Il semblait posséder à la fois une ruse sauvage et une bonté solide. Mais elle n'allait pas se laisser gagner aussi vite.

— Soit. Je te dirai qui je suis et pourquoi je suis ici ; mais, avant, tu dois promettre de m'aider ! Promets-moi ton aide... je t'en prie.

Sous le fouet de ses souvenirs, elle se courba derechef, en larmes. Le hoblain sentait la sincérité de sa peine, mais sa demande, sans le laisser indifférent, le refroidit tout de même.

— Puis-je te promettre ce que je ne connais pas et connaître ce que tu me caches ? Explique-moi ta situation et je serai peut-être en mesure de te promettre quelque chose.

En se relevant dans la nuit tombante, elle voulut répondre à la question du mystérieux voyageur des ombres, mais une vieille dame aux longs cheveux blancs apparut comme un fantôme dans l'oculus. Elle était visiblement contrariée par l'invasion de son portique, sans doute jamais utilisé.

— Je pense qu'il vaudrait mieux aller ailleurs, dit le haute-cape. Donne-moi la main et reste dans l'ombre ; surtout, ne la lâche pas.

Elle prit sa main. Il fixa la vieille dame, lui donna en souvenir un sourire indolent, puis, juste avant qu'elle ouvre la porte pour leur cracher son sermon futile de mégère édentée, il transombra avec la jeune femme.

Ils apparurent dans un lieu qu'elle n'avait jamais vu et auquel jamais elle n'aurait pu rêver. Le ciel était d'un gris lugubre teinté de bronze, sans nuages ni horizon. Partout des formes noires de différentes diaphanéités flottaient, bougeaient, planaient, et le sol sous ses pieds n'était pas visible, bien qu'elle le sentît. L'air était sec, sans la moindre trace de vent, et frais comme les nuits de kilhairn ; l'odeur était inexistante et le son, absent. Constamment, elle voyait au loin de nombreux

contours changer, disparaître, réapparaître et changer encore, comme une sempiternelle orchestration chaotique de silhouettes clignotantes sans visage, de musculatures sans corps, de corps sans musculature, de murs sans structures, de structures sans murs, de maisons incomplètes, de longues rues pleines de maisons incomplètes, de demi-collines au loin, noires, grisâtres, fondues dans des demi-montagnes au loin, noires, opaques, immenses. Partout la noirceur se mouvait dans tous les sens, entourée d'une brume statique, aux éclats moirés de platine. Parfois, ses formes disparaissaient aussi vite qu'elles étaient apparues, rendant la scène agressive et stupéfiante pour un nouveau venu. C'était le *Valnaos*.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

Il ne lui avait pas dit de garder le silence avant d'entrer. C'était l'erreur d'un débutant et non d'un mâchil expérimenté comme lui. Il se retourna vivement et lui fit signe de se taire, mais il était déjà trop tard. Au son de la voix, une silhouette noire perchée, celle d'un grand *arril* rapace, prit son envol et sortit d'un long croisillon flottant à une dizaine de mètres devant eux.

La créature se précipita vers la jeune humaine à une vitesse impressionnante, les serres ouvertes, longues et acérées, le bec crochu béant. Le hoblain tenait devant lui son poignard mystérieux. À présent, la lame ne dégageait plus sa lueur blanche habituelle ; elle brillait d'une noirceur électrique. Des éclairs noirs qui tournoyaient autour se précipitèrent sur l'oiseau. Aussitôt qu'il fut atteint par cette foudre obscure, il se dissipa dans la brume comme une vapeur fuligineuse. Le hoblain savait que ces créatures grégaires ne tarderaient pas à les assaillir en grand nombre. Il serra davantage la main de la femme et se mit à courir.

Allant de région sombre en région sombre, ils parcoururent rapidement ce qui semblait une grande distance sans

se fatiguer. La rouquine trouvait incompréhensible ce qui lui arrivait. L'étrange sentiment de bien-être qui l'envahissait et la rapidité avec laquelle tous deux se déplaçaient la laissaient sans mot. Elle s'étonnait aussi qu'il n'y eût ni ciel, ni terre, ni pleine clarté, ni pleine obscurité; seulement des ombres, des ombres et encore des ombres, à perte de vue, une variété d'ombres inconcevable dans une brume immobile.

Finalement, ils s'arrêtèrent sur une ombre rectangulaire au sol, assez large et longue pour les couvrir en entier. Ils sortirent du Valnaos et apparurent à côté d'une colonne de bois. La jeune femme comprit, en se voyant dans l'ombre de la colonne, que celle-ci leur avait servi de portail. Ils étaient au centre d'une chambre somptueusement décorée par des tapisseries fines, éclairée seulement par un lustre mural. L'étrange beauté du paysage qu'elle venait de voir changea un peu son humeur, d'autant plus qu'elle se savait loin du hangar qu'elle avait quitté dans la peur. Il lui lâcha la main, quitta l'ombre de la colonne et se dirigea vers un fauteuil de velours noir. Elle le suivit sans quitter les murs des yeux.

Les tapisseries murales racontaient la vie des dieux ériandais, en commençant par la chute d'Und, l'esclave infortunée de Féuldir, jusqu'au triomphe final de Tholah, la servante bénie de Galfadir. Meticuleusement brodées, les tapisseries faisaient chacune deux mètres de large sur quatre de long. Les deux baignaient dans la lumière claire du quartz coruscant.

Le hoblain pria la rouquine de s'asseoir dans le fauteuil de velours noir près de la table en ébène et prit lui-même place dans un fauteuil semblable, en face d'elle. Fascinée par le haute-cape, elle constata qu'il était devenu presque invisible, assis dans l'ombre que projetait sur lui le dossier du fauteuil, le lustre étant derrière lui. Il posa lentement ses bras sur les accoudoirs et, levant l'avant-bras droit, reposa sa tête sur son poing :

— Tu es en sécurité, ici, humaine. Tu n'as plus rien à craindre. As-tu faim ? Soif ?

Elle fit signe que oui en hochant la tête vers le haut comme les gens de Dagroquoque. Ayant un sens de l'observation très développé, le hoblain nota aussitôt le geste. Il se voulut rassurant :

— Tu es remplie de bonne volonté, je le sens ; mais quelque chose ou quelqu'un, peut-être toi-même, retient ta langue. Si tu ne me fais pas confiance, comment pourrai-je t'aider ? Il est parfois plus aisé d'être en confiance devant un étranger que de l'être devant un proche qui nous connaît assez pour nous bien trahir...

La nervosité de la jeune femme revint. Elle se remit à trembloter, secouée par ses souvenirs douloureux ; quelques larmes tombèrent de ses yeux au regard évasif et, d'une voix affaiblie par l'épuisement, elle dit :

— Nôyane. Je m'appelle Nôyane. Je suis la fille de ma mère Sâphel et de mon père Brenmord.

Dès qu'elle eut prononcé ce nom, il vit immédiatement dans les traits de son visage la ressemblance avec ceux du capitaine. Il était content de sa découverte, car il avait très probablement, assise devant lui, la fille unique du capitaine Brenmord. Il venait tout juste de lui sauver la vie. Était-elle le lien ou l'indice tant attendu qui leur permettrait de trouver les autres filles ? Pourquoi était-elle la seule à être sortie du hangar ? Pourquoi ce hangar ? Avait-elle demeuré à Dagroquoque toutes ces années ? Si non, où ? Si oui, comment se faisait-il qu'ils n'eussent rien trouvé ? Toutes ces questions et beaucoup d'autres défilaient à la vitesse de l'éclair dans sa tête en ébullition.

La colonne qui trônait au milieu de la pièce carrée projetait l'ombre par laquelle ils étaient sortis tous deux du Valnaos. Sur cette colonne, une porte de trente centimètres de haut

donnait sur un petit balcon. Soudain, le hoblain disparut du fauteuil, faisant sursauter Nôyane qui, surprise, recula sa tête vivement. Quand il réapparut dans l'ombre de la colonne et cogna sur la petite porte avec la jointure de son index, Nôyane entendit le bruit. Elle se retourna aussitôt, mais il avait déjà disparu. Après avoir transombré jusqu'à son fauteuil, il regarda la belle aux cheveux roux et lui dit :

— Brenmord... je connais bien ce nom. Il n'est pas commun.

Les nerfs à vif, Nôyane sursauta et se retourna vers le fauteuil du haute-cape. Il laissa poindre un sourire discret, baissa le regard et continua :

— Quel était le métier de ton père ? Quand l'as-tu vu la dernière fois ?

— Je ne me souviens pas de grand-chose, vraiment... Ses cheveux roux comme les miens me reviennent à l'esprit et le fait qu'il était une lame à Dagrenoque. Vois-tu, en fait, je... je crains d'en dire plus... Je ne connais rien de toi, je ne sais pas qui tu es, ni même ce que tu es. Je veux retrouver mon père, c'est tout ! Je veux parler le moins possible à qui que ce soit et, surtout, je ne veux pas parler de mon passé.

— Bien... Mais voici ce que nous allons faire, Nôyane. Tu me dis la raison qui t'a fait sortir du hangar en courant et moi je te confie au colonel Barrand, un homme plein de probité, le temps que j'aille chercher ton père. Si tu refuses de coopérer, je ne t'aiderai pas.

Elle était visiblement inconfortable avec l'injonction, mais l'urgent besoin qu'elle ressentait de retrouver son père après quinze années de séparation l'incitait fortement à s'y conformer. Après un long soupir, elle inclina la tête en pleurant.

— Si je te le dis, je vais mourir. Si je ne te le dis pas, elles seront esclaves toute leur vie. Elles sont déjà mortes... Tu ne peux rien pour elles, vois-tu...

— Attends, Nôyane... Elles ? Qui sont les autres femmes ? Et comment vas-tu mourir, puisque nous te protégeons ? Après tout, c'est un...

Soudain, la porte de la colonne s'ouvrit et un *vanderglay* en sortit. Haut de vingt-cinq centimètres, il avait le bout du nez en trompette sous un cartilage plat, ainsi que des yeux bleu clair, larges et vifs. Ses oreilles étaient fines et longues, recouvertes partiellement par ses cheveux plats gris et huileux. Il avait des cernes bouffis par l'âge et des veines visibles sur ses mains menues qui le faisaient paraître plus vieux qu'il ne l'était. Il était vêtu d'une livrée luxueuse faite de lanières de velours multicolores portées sous un justaucorps bigarré tout aussi ridicule ; on aurait dit un bouffon roquentin paré pour un carnaval. D'une voix aiguë, claire et harmonieuse, il demanda :

— Maître Hilard veut le dîner ?

— Pourquoi, Fruzebin, est-ce que tu m'interromps toujours quand je parle ?

— Ce n'était pas la volonté de Fruzebin de déranger maître Hilard durant son discours. Je reviendrai donc quand il me jugera digne d'être rappelé à son service...

— Fruzebin ! Ne joue pas à la politesse avec moi. Fais apporter le repas du soir et fais-le servir à cette femme. Et surtout ne commence pas une conversation philosophique avec les autres serviteurs comme la dernière fois. Tu m'entends ?

— Maître Hilard est très clairement entendu par Fruzebin, le serviteur de maître Hilard ! Et plus jamais maître Hilard ne sera interrompu par Fruzebin, son serviteur ! Car Fruzebin, son serviteur, le promet et quand Fruzebin, le serviteur de maître Hilard, promet...

Dans un soupir grandiloquent, le hoblain se laissa glisser sur le bord du fauteuil et dit :

— Aaarr ! Fruzebin... je t'en prie, va !

Alors que le serviteur fermait la porte derrière lui, Hilard posa les deux bras sur la table en ébène. Après avoir, en roulant les yeux, montré sa frustration à Nôyane, il se recueillit un instant. Il releva la tête et, la regardant avec sérieux, lui dit :

— Comme j'allais le dire, c'est une prévôté bien aguerrie, que le conseil des Lames. Personne ne te fera le moindre mal. Il faut...

— Assez ! Assez ! dit-elle à bout de force. Je veux revoir mon père et je ne veux rien dire. Je veux juste voir mon...

Épuisée, elle tomba lentement de son fauteuil. Il se précipita pour l'attraper avant qu'elle frappât le sol. Il lui dit doucement :

— Nôyane, dis-moi ce qu'il y a dans le hangar... Nôyane !

Il crut bon de la confier tout de suite à Barrand. Ce qu'il y avait dans le hangar démangeait sa curiosité au point de lui imposer la sensation qu'il lui fallait agir vite. Il la souleva par les aisselles, la tira jusque dans l'ombre de la colonne et transombra de nouveau.

Après avoir transombré avec elle dans la brume platine du Valnaos, il s'arrêta dans une ombre elliptique noire et familière. Il disparut encore pour réapparaître avec Nôyane dans celle d'une grande table ovale en marbre noir, bordée d'une trentaine de fauteuils semblables à ceux dans lesquels ils étaient assis peu auparavant. La table était au centre d'une vaste salle circulaire surplombée d'un grand dôme octogonal dont les vitraux polychromes racontaient les différentes scènes de la vie du dieu Halvarn. La statue de ce dieu, grand monolithe méticuleusement sculpté de huit mètres de hauteur, debout contre le mur tapissé de franges de velours rouge et orné d'une centaine de minces colonnettes couronnées de trèfles en ébène, tenait entre ses mains l'écu du conseil des Lames. Dans cette salle, la lumière bleutée des saphirs muraux était tamisée par choix et, ne rejoignant pas les frises

ériandaises qui marquaient la frontière du dôme, elle rendait les vitraux à peine visibles; la nuit était tombée. Hilard se réjouit de voir au fond de la salle du conseil deux visages familiers. Il éleva un peu la voix.

— Lamoras! Barrand! Votre aide!

Il était le seul subordonné à pouvoir leur donner des ordres, ou même à être autorisé à leur parler avec un tel ton de voix. En vérité, il n'était pas un membre interne du conseil, mais un membre externe et affidé, dont la voix bénéficiait du droit à la neutralité en toutes choses et du droit de veto sur toute décision. En somme, il était un haute-cape avec des privilèges militaires et civiques, dans une prévôté de trente-trois membres composée majoritairement d'humains. Et il était conscient qu'il constituait un atout précieux pour le conseil. Sa lucidité, sa force de caractère et ses dons surnaturels incompréhensibles pour le commun des mortels lui avaient valu non seulement cette estime, ce respect et cette liberté d'action, mais aussi le mépris, l'envie et les calomnies de certains membres. Néanmoins, son plus grand défaut était d'être un hoblain. Cette caractéristique, il la partageait avec ses frères de race depuis toujours.

En voyant la jeune femme dans les bras d'Hilard, le général Lamoras, calme et vigoureux, accourut sans hésitation; mais le colonel Barrand marcha tranquillement vers eux en se grattant la nuque, visiblement contrarié par cette interruption et le nouveau problème qui venait de poindre. Il n'en était pas moins aguiché par la beauté de la demoiselle.

— Lamoras, cette femme est fort probablement la fille de Brenmord, ce qui voudrait dire...

— La fille de Brenmord? Ce n'est pas possible... Où l'as-tu trouvée?

— Je l'ai vue sortir d'un hangar dans le quartier des Thraëls. Il est évident qu'elle fuyait un danger dont j'ignore

la source, la nature, et le degré. Regardez attentivement son visage. N'est-il pas visible? Je veux dire son père... Elle lui ressemble beaucoup. C'est elle qui m'a dit en être la fille. Bref, elle est visiblement épuisée. Voyez à lui trouver un lit. Même si j'ai confié à Fruzebin la tâche de lui donner à manger, il vaut mieux que vous vous en occupiez; ce petit roquentin oubliera peut-être de le faire. D'ailleurs, il faudra le remplacer bientôt, je crois qu'il est sénile.

— Mais, n'a-t-elle rien dit de plus? demanda Barrand.

— Elle a mentionné d'autres filles, mais elle ne veut pas parler. Trouvez Brenmord; peut-être qu'elle parlera. Inutile de la forcer. Elle veut son père. Donnons-le-lui. Il est possible qu'elle soit la piste qui nous permettra de retrouver vos filles.

— Tu parles comme si tu t'en allais, reprit Lamoras. Tu retournes au hangar?

— Oui... seul. Tu ne viens pas avec moi et tu ne m'imposes pas une milice. N'oublie pas, Lamoras, je suis l'ombre de ton ombre et en tout temps je dois le demeurer. Je travaille seul, tu agis ensuite.

— Qu'est-ce que tu racontes, Hilard? Je n'ai jamais remis notre entente en question; faut-il que tu me la rappelles? Mais je te trouve imprudent, des fois. Et celle-ci en est une.

— Je n'ai jamais remis en question ton autorité, Lamoras; mais il y a des fois où je te trouve trop prudent. Celle-ci en est une.

Barrand avait l'habitude de les entendre jargonner de la sorte; les deux partageaient une amitié qui lui faisait envie. Il y avait une telle complicité, une telle confiance entre le général et le mâchil qu'il eût aimé aussi connaître une telle amitié. La misanthropie d'Hilard était notoire, mais, quand ce hoblain au passé obscur se mettait à aimer quelqu'un, il était d'une loyauté à faire pâlir d'envie le plus féal des guerriers. Cette fidélité inébranlable était une caractéristique prédominante

chez la majorité des mâchils et des hoblains. Et Lamoras était un homme fidèle, s'il en fut un. L'idée même de trahir un ami n'existait pas dans son cœur, à un point tel qu'il éprouvait pour les traîtres une répugnance extrême. C'était un homme costaud à la forte carrure, aux cheveux noirs et longs souvent retenus en queue de cheval, poivrés autour des oreilles; ses yeux étaient bleus, pleins du sérieux de sa charge. Avant tout un meneur autoritaire et réfléchi, doué d'un sens très élevé du devoir, il avait un cœur magnanime et probe qui, malheureusement, le rendait parfois insupportable pour les êtres peu dévoués.

Il était très charismatique, mais austère, au point que sa douleur mal dissimulée derrière le masque de sa froideur militaire lui donnait un air peu sympathique; car il avait abandonné tout espoir de retrouver sa fille et sa femme, disparues au même moment que celles du capitaine Brenmord et du colonel Barrand, quinze ans plus tôt. La nouvelle que lui apportait Hilard aurait pu lui redonner quelque espoir, mais il préféra secrètement le confort et le marasme du doute. Lamoras n'était ni disposé ni habile à manifester ses sentiments et il évita de laisser voir la joie que lui causait l'apparition de cette fille.

Tout comme Barrand et d'autres hommes du conseil, il ne s'était pas remarié. Il n'en avait pas le droit, puisque le corps de sa femme n'avait pas été retrouvé et que sa mort n'avait pas été prouvée. À Dagenoque, pour qu'un deuxième mariage fût légal il fallait cette preuve. Et c'était en matière de vie conjugale que les calastaires avaient le plus légiféré. Cette loi, que plusieurs d'entre elles n'avaient pas souhaitée contraignante pour les hommes, l'était devenue à cause de l'influence dans leurs rangs des prêtresses clandestines de la déesse Hæline. En théorie, elle concernait tous les citoyens, mais en pratique elle ne s'appliquait qu'aux hommes. Une femme avait-elle perdu

son mari sans en avoir prouvé le décès ? Il lui était possible de se remarier, mais pas avec un homme qui ne pouvait produire la preuve de la mort de son épouse. Cette loi outrageait le conseil des Lames qui n'y pouvait rien et remplissait de veufs et de fidèles dont l'épouse avait disparu l'auberge du Zympe Heureux et autres lupanars de la vallée.

Ce que le conseil ignorait et que les calastaires elles-mêmes ne voyaient pas, c'était qu'une partie des revenus de l'auberge allait secrètement aux prêtresses. Pourtant, aux yeux du peuple, les calastaires désapprouvaient radicalement ce qui se passait dans l'établissement. Aucun membre du conseil ne connaissait encore la tactique tortueuse du culte d'Hæline, mais des soupçons de complot planaient sur la ville comme le brouillard. Ces prêtresses fanatiques avaient trouvé une façon légale, sous le couvert de l'ordre des calastaires, de s'enrichir grâce au malheur des hommes et de leurs épouses.

Barrand prit Nôyane encore évanouie dans ses bras et fut émerveillé par sa beauté. Il dit à Lamoras :

— Dis-moi, mon général, où devrais-je la déposer ? L'infirmierie ? Et dévoiler sa présence ? Ta chambre ? Ou la mienne et risquer un scandale ? Ou celle de Brenmord jusqu'à ce qu'il revienne ?

— Tiens, tu me poses une question, colonel, en me donnant la réponse. Ne serait-ce pas comme me fournir un piège en même temps que la proie ? La chambre de Brenmord, comme tu dis. De toute façon, il ne devrait pas tarder. Ne te mets pas nu avec elle, sinon je te ferai lyncher ! Je vois comme tu la regardes...

Barrand bouillonnait en dedans ; il détestait le côté paternaliste et intrusif de Lamoras, mais, à cause de son rang, il n'avait pas la liberté de répartie qu'il envoyait à Hilard. Il ne pouvait jamais lui répondre quand il était frustré.

Quelque peu narcissique, Barrant était très soucieux de son apparence et il gardait ses longs cheveux marron tressés comme sa barbe. Il avait des yeux émeraude vifs et un corps athlétique. S'il était moins large d'épaules et moins haut de taille que Lamoras, il était beaucoup plus agile. Pour Barrant, le combat était un art qu'il fallait maîtriser dans les moindres mouvements; il en était obsédé. Sa détermination et son talent lui avaient valu d'être considéré comme un des grands guerriers d'Ériande, autant par les lames que par le peuple. Au combat, il savait intimider ses ennemis et inspirer ses alliés. On ne pouvait savoir à quoi Barrant tenait le plus, à son apparence ou à sa réputation.

Lamoras méditait ces événements, tandis que Barrant se dirigeait calmement avec Nôyane dans les bras vers la chambre de Brenmord, qui se trouvait au premier étage de l'aile de la caserne militaire, située à l'extérieur de la salle du conseil, à une cinquantaine de mètres. À peine fut-il sorti de la salle que Barrant vit Brenmord arriver par le couloir en provenance du château Ferghel I.

Quand Lamoras se retourna pour s'adresser à Hilard, celui-ci avait disparu.



Throm n'était pas heureux. Ce quadragénaire très pieux et assidu au temple venait d'enterrer son fils Phéllias qui s'était enlevé la vie, un acte pour lequel sa femme, Hérodona, le blâmait. Elle le trompait depuis plus d'un an avec un membre du conseil dont il ne connaissait pas l'identité. Throm avait fait la demande aux galves de l'admettre dans leurs rangs sacerdotaux, mais ils l'avaient jugé inapte aux études et avaient décliné sa requête. Découragé, le brigadier marchait dans les rues embrumées de sa ville natale en traînant

nonchalamment les pieds. C'était un grand costaud mesurant un mètre quatre-vingt-dix. Il bedonnait un peu. Ses cheveux châtain et frisés tombaient sur ses épaules carrées. Sa barbe mince n'était pas entretenue et ses yeux bleu clair étaient lourds de chagrin.

Il se disait en murmurant: «Tu peux te battre contre trois hommes et vaincre, tu peux casser le crâne d'un *sorg* avec ton poing, mais tu ne peux pas sauver ton fils ni garder ta femme ! Hé bien, dis-moi, Throm, es-tu un homme fort, après tout ? Pourquoi Hérodona te fait-elle un coup pareil ? Penses-y un instant. Tu as tout ce qu'il faut pour la faire vivre. Tu l'aimes, mais l'amour qu'elle avait pour toi n'est plus. Halvarn va certainement la punir. Elle sera maudite de lui. Il faut que tu t'éloignes d'elle. Veux-tu aimer encore une femme maudite de ton dieu ? Vraiment, si ton fils est mort, s'il s'est enlevé la vie, c'est qu'elle est maudite d'Halvarn. Éloigne-toi d'elle, Throm, sinon la même chose t'arrivera. »

Il n'aimait pas l'imprévisible va-et-vient de cette voix dans sa tête. Depuis des années déjà, elle lui donnait des ordres sans explication. Plus loin, sur sa route près d'un pont, un barde hoblain était assis sur un chariot et jouait de la sarbèle, une sorte de petit luth populaire chez les « mains-menues » ; Throm ne l'avait jamais vu jouer ni entendu chanter. Il le trouvait particulier vêtu tout en blanc telle une *nupanthée* au printemps. Il aimait beaucoup la musique et les bardes en général. Il s'arrêta donc quelques instants dans le creux du brouillard pour l'écouter. Il avait une voix riche et ronde et son accent rappelait celui des gens de Vol-de-Freux. Il s'arrêta, regarda Throm sans sourire et se remit à jouer :

*Quel bonheur douloureux et quelle sobre ivresse
Que de vivre en aimant le cœur d'une traîtresse ;
La douleur qui meurtrit ouvre du souvenir
Les abcès mal soignés dont il ne veut guérir...*

*Elle m'aime et pourtant son amour est infâme,
Elle a un cœur de pierre et les yeux d'une femme !
Et je ne puis rien d'autre en mon cœur affamé
Que d'aimer dans ce gouffre où je souffre d'aimer !
Qui veut prendre sa main se verra la main prise,
Comme un lièvre au collet ou la feuille à la brise !
Qui veut gagner son cœur se verra conquérir,
Comme un chasseur de loup que le loup fait périr !
Qu'importe l'univers, qu'importe qui se rend,
Que celui qui se donne aime et ne se reprend !
Ô Beauté misérable et Bassesse gracile !
Ô Nature régnaute et Nature servile !
Non, je ne puis rien d'autre en mon cœur affamé
Que d'aimer dans ce gouffre où je souffre d'aimer !*

Throm avait les larmes timides. Elles ne coulaient pas aisément. Mais, après cette langoureuse mélodie et ces paroles qui semblaient lui être adressées, ses larmes se mirent à tomber. Il s'en fallut de peu qu'elles n'allassent se cacher dans sa barbe, tant elles n'avaient point l'habitude de sortir. En saluant le barde silencieusement de la tête, il jeta un *ferghel* dans son chapeau, puis continua mélancoliquement son chemin vers la caserne militaire du conseil où il avait sa chambre.



Lorsque le lieutenant Hogarth et sa meute de lames firent leur entrée dans la salle commune du Cent-Vergues, tous les regards se fixèrent sur lui et le vacarme humain diminua rapidement. Le tavernier qui le connaissait bien le salua sobrement. Le lieutenant scruta lentement la salle et fit quelques pas vers sa table préférée, près du foyer, dans un coin confortable et retiré. Il se mit à intimider les cinq personnes assises à sa table, ou plutôt les intrus qui l'occupaient, en restant

debout à les regarder. Les yeux baissés pour ne pas risquer de croiser le regard du lieutenant, les hommes se levèrent tranquillement et allèrent s'asseoir ailleurs.

Hogarth avait des cheveux courts d'un châtain clair qui tombaient à peine sous les lobes de ses oreilles, lesquels étaient percés d'une dent de drac juvénile. Ses yeux bleus, vifs et fuyants, observaient tout avec nervosité, comme ceux d'un chacal caché. Avec son mètre quatre-vingts, il était de la même taille que le général Lamoras, son frère aîné, mais plus costaud. Son teint n'était ni foncé ni clair et les traits de son visage étaient arrondis. Ses sourcils fins montaient comme deux flèches diagonales. Sa lèvre supérieure était partiellement visible sous sa moustache négligée qui, sur sa mâchoire carrée, se fondait dans sa courte barbe.

Le robuste et gaillard tavernier avait l'habitude de recevoir les brigadiers de Hogarth à la fin de leur patrouille. Après s'être assis, le lieutenant et ses hommes enlevèrent leur casque plumeux. Hogarth étendit ses pieds sur le bord du foyer, alors que le tavernier déposait sur la table deux carafes pleines de bière, comme de coutume.

Tranquillement, dans l'auberge, les voix se mêlèrent aux rires et au bruit des chaises qui se déplaçaient, formant ainsi le chahut habituel de la salle commune. Les effluves du tabac, qui remplissaient l'air sous un plafond de fumée, se fondaient dans les odeurs des corps et de l'auberge.

Bien à l'abri du vent frais, la troupe du lieutenant se prélassait dans les chaises feutrées, le pot de bière à la main et le sarcasme à la bouche. Dillian-Lorris, le plus âgé des cinq et le plus expérimenté au combat, regarda son lieutenant qu'il trouvait un peu plus songeur que d'habitude et lui demanda :

— Lieutenant, que se passe-t-il? Quelque chose te dérange. Je n'aime pas te voir dans un tel état. On dirait une poule qui essaye de pondre un œuf par son cul.

Crallas, un ami d'enfance du lieutenant, répondit :

— C'est son père. Le maréchal est malade.

Dillian-Lorris reprit :

— Merde ! Le bon vieux Mathanny serait sur le point de lâcher l'épée ?

Hogarth le regarda en fronçant un peu les sourcils et arrêta son regard sur le feu du foyer en disant calmement, la voix imprégnée de fatigue :

— J'ai des doutes, Lorris. S'il est vraiment malade, il cache bien sa douleur, ce vieux renard ! Et, s'il la cache, pourquoi à moi ? Serait-ce par orgueil, ou parce qu'il trame quelque chose et qu'il veut vérifier la fidélité de ses fils à son égard ? J'espère seulement me débarrasser de mon frère d'une façon ou d'une autre avant la mort du vieux. Si mon frère meurt avant lui, ce coup dur abrégera peut-être sa vie. Sinon, je ne serai pas maréchal avant longtemps. Lamoras lui succédera et tiendra les lames et son conseil par la barbe. Ensuite, plusieurs de nos meilleurs guerriers s'en iront à cause de sa rigueur insupportable.

— Ne t'en fais pas, lieutenant, répondit Crallas, nous trouverons certainement une manière de te faire monter au sommet.

Thorismond, un autre brigadier et camarade de longue date, rajouta :

— Crallas dit vrai, lieutenant ! Il faut seulement déjouer au sein du conseil ceux qui admirent et soutiennent Lamoras. Il faut, comment dirais-je... Il faut les convaincre qu'il n'est pas compétent ; qu'il n'a tout simplement pas l'esprit d'un général. Si nous pouvions le discréditer aux yeux de son père ! Mais, de toute manière, tu es plus populaire que ton frère parmi le peuple, Hogarth. Lamoras n'est pas accessible aux gens du commun comme tu l'es. Dès qu'il aura perdu toute crédibilité aux yeux de ton père, celui-ci te fera général. Bref,

nous parlons pour ne rien dire. Quand on le fera tomber, tu seras général sans problème. Le conseil n'aura rien à redire, puisque, après tout, tu es aussi le fils de Mathanny; et comme le peuple t'est favorable...

Hogarth le darda du regard avec sévérité. Thorismond recula légèrement la tête en silence et le lieutenant reprit en frappant la table avec son poing :

— Non, Thori. En fait, je suis partiellement d'accord avec toi. Il faut l'humilier et le destituer, oui, et nous essayerons de faire ce que tu dis, mais après nous le tuerons si c'est inefficace. Tout doit être calculé. Ce que tu ignores, c'est que, tant que Lamoras est vivant, mon père ne me nommera pas général à moins qu'il ne devienne sa honte; mais, si mon frère meurt, je suis le seul descendant à pouvoir succéder à mon père, ce qui pèsera lourdement dans le choix d'un nouveau maréchal. Je ne veux pas être général, Thori. Et toi, Crallas, tu le sais. Si nous orchestrons bien la chose, je passerai facilement de lieutenant à maréchal. Mais discréditer Lamoras ne changera pas les idées de mon père, j'en suis tout à fait convaincu. Ses idées sont comme de vieux arbres enracinés dans le sol de son obstination de vieillard.

— De vieux arbres enracinés. Splendide! Je ne savais pas que tu étais poète aussi, lieutenant, ajouta Crallas, la bière à la bouche.

Un peu lassé de la flatterie amicale de Crallas, Lorrus lança posément à Hogarth :

— Pourquoi détestes-tu ton frère ?

— Je ne le déteste pas, répondit Hogarth sur le même ton et en haussant les sourcils. Simplement, il croit que je ne suis pas à ma place et je crois qu'il n'est pas à la sienne. Il a raison aussi. Je dois être maréchal et lui, lieutenant, c'est tout. Il ne faut pas se compliquer les choses, merde ! Depuis la mort de notre mère, il s'est fait mon gardien, mon protecteur, comme

si je n'étais bon à rien ou que j'étais un enfant. De toute façon, notre père a plus d'estime pour lui que pour moi. Je ne vois pas d'autres solutions : il faut le tuer.

Crallas leva son verre et dit tout bas en regardant ses camarades autour de lui :

— Moi, je lève mon verre au futur maréchal Hogarth !

Les autres firent de même. Quand ils eurent bu leur bière, ils quittèrent le Cent-Vergues et retournèrent ensemble à la caserne militaire des lames pour la nuit.